

Mardi 26 avril 2016

Fassbinder, héros d'aujourd'hui

Théâtre Avec «Je suis Fassbinder», Falk Richter questionne à Vidy le fascisme contemporain. Entretien avec le dramaturge.



Stanislas Nordey (à droite) endosse le rôle de Fassbinder (1945-1982), cinéaste intrépide rénové façon XXI^e siècle. Image: DR

Par Boris Senff

«Je suis Fassbinder», assure l'auteur allemand Falk Richter avec le titre de sa pièce. La première a lieu ce soir au Théâtre de Vidy dans une mise en scène cosignée avec Stanislas Nordey, directeur du Théâtre National de Strasbourg, qui incarne aussi le rôle-titre sur scène.

«Se tourner vers lui, c'était aussi tenter de regarder le monde contemporain à travers ses yeux»

Mais avec ce texte que lui a demandé l'homme de théâtre français, le dramaturge de 46 ans n'exhume pas la figure du cinéaste rebelle par pure fascination pour ce féroce

inclassable, vénération qu'il avoue pourtant volontiers. «La première chose qui m'intéresse dans cette pièce est de parler d'aujourd'hui, de la situation en Europe, en Allemagne, en France. Et Fassbinder s'est toujours engagé politiquement dans son œuvre par ses constats, ses commentaires. Se tourner vers lui, c'était aussi tenter de regarder le monde contemporain à travers ses yeux.»

La peur, ennemie de la démocratie

Le point de départ du projet est le film *L'Allemagne en automne*, réalisé en 1977. «A cette époque, l'Allemagne vivait en état d'urgence à cause de la Fraction Armée rouge (RAF) et de ses attaques terroristes. Les gens avaient peur et cela les amenait à un nouveau désir de dictature car ils pensaient que la démocratie ne fonctionnait pas. Fassbinder tourne ce film avec sa mère et son amant, s'installant simplement dans un appartement et discutant avec eux l'actualité politique. A la fin, sa mère a cette sortie: «Ce qu'il nous faudrait, en Allemagne aujourd'hui, c'est un Führer bienveillant!» Quelqu'un qui ne tuerait pas, mais qui dirait aux gens ce qu'il faut faire...»

Les comparaisons avec l'Europe de 2016 ne sont pas difficiles à faire. «Des partis populistes de droite prennent toujours plus d'importance, que ce soit en Allemagne, en Pologne, en Hongrie ou en France. Ils se manifestent par des réponses simples et des slogans qui le sont autant: que les étrangers quittent le pays, que l'argent aille aux nationaux... Et, sous la surface, ils véhiculent des idées très fascistes par rapport à l'art, au journalisme; militent pour la fin de la liberté d'expression, le contrôle des chaînes de télévision, des théâtres. Les gens de Pegida, en Allemagne, sont très violents et antidémocratiques, ils agressent les journalistes qui suivent leurs manifestations.»

La tentation d'un pouvoir fort, trop fort, resurgit

La tentation d'un pouvoir fort, trop fort, resurgit. Si Falk Richter admet que le désintérêt politique d'une majorité de la population ouvre d'autant plus facilement la voie aux extrêmes, l'action de ces formations politiques est encore renforcée par les récents attentats et une crise des migrants qui exacerbe les tensions. «L'idée de résistance, de révolution, vient aujourd'hui de la droite qui n'hésite pas à brûler des maisons pour réfugiés - en Allemagne, il y a eu plus de mille attaques contre des camps ces douze derniers mois!»

Le dramaturge a déjà personnellement vécu des tentatives d'intimidation. «Dans le contexte actuel, je veux aussi questionner les possibilités qui subsistent pour un artiste de recourir à la critique politique. Lors de ma pièce *FEAR* à la Schaubühne (*ndlr: en novembre dernier, elle mettait en cause des leaders du parti AFD, dont Beatrix von Storch, petite-fille d'un ministre de Hitler*), nous avons reçu des menaces de mort. Il a fallu appeler la police. Aujourd'hui, la situation est chaude.»

Le paradoxe allemand

L'Allemagne vit pourtant sur un paradoxe sociopolitique puisqu'il s'agit - en vertu des décisions de sa chancelière Angela Merkel - du seul pays européen à avoir ouvert ses frontières aussi largement aux réfugiés. «En ce sens, il y a une partie de la population de gauche, de l'écologie ou du monde artistique qui la soutient.» Mais le

débat demeure troublé. Dans des circonstances très émotionnelles, les couleurs politiques perdent de leur signification et laissent entrevoir le vieux spectre brunâtre de l'Europe.

«Fassbinder n'était ni de gauche ni de droite, mais développait ses propres vues radicales.» L'appel à la figure du cinéaste interlope et méchamment hédoniste - «buveur, fumeur de 5 paquets de cigarettes par jour, cocaïnomane, marié à des femmes mais aux amants masculins» - vient aussi bousculer les convenances. «Je ne donne pas de réponse. Il ne s'agit pas d'une pièce sèchement politique: il y a matière à rire et une dimension sensuelle aussi, ce qui lui va très bien.» (24 heures)

(Créé: 25.04.2016, 18h23)